

POINT DE VUE #1

YVES FRAVEGA [CIE L'ART DE VIVRE – COMPTOIR DE LA VICTORINE – MARSEILLE], MARS 2010,

« TOUTES LES
EXCENTRICITÉS D'UN
ESPRIT MÊME BANAL SONT
PRÉFÉRABLES AUX
OEUVRES PLATES D'UN
IMBÉCILE BOURGEOIS ».
ARTHUR CRAVAN



© La grande comestible – L'Art de Vivre (Marseille) – 2009

Nous ne devons pas abandonner « l'excellence artistique » à quelques esthètes autorisés.

Nous ne devons pas nous laisser confisquer l'espace et le vocabulaire;

Si nous y renonçons et laissons nommer ainsi, et de façon tout à fait abusive, toute une production académique, conformiste et fâcheuse, nous déconsidérons, marginalisons et écartons par la même occasion tout ce qui pourrait empêcher le ronronnement réformiste de la production routinière de l'art autorisé et officiel.

De toute façon je ne vois pas en quoi les « plus » excellents ne se revendiqueraient pas aussi comme les plus « exigeants » (cela pour ceux qui verraient dans « l'exigence artistique » un vocabulaire plus approprié).

L'excellence est partout... comme la médiocrité.

Comme l'excellence est rare, il est absolument injuste que tous n'est pas le même droit à la médiocrité. La disparité des conditions d'existence est accablante pour les « médiocres pauvres ». De fait, seul ceux qui en ont les moyens peuvent se permettre la médiocrité. En plus, à force d'avoir les moyens de l'être, les « médiocres riches » peuvent même finir par ignorer qu'ils le sont (médiocres) et nous infliger en toute candeur leurs ouvrages navrants.

Notre engagement dans un art « émancipé » qui par définition et vocation se doit d'être marginal, original, alternatif fait que l'on nous colle des étiquettes, justement de marginaux, d'originaux et d'alternatifs qui justifient des conditions d'existences pénibles et des situations déplorables...

Même si certains voudraient y voir là le prix d'une liberté que l'on aurait choisie de prendre, en quoi consisterait un engagement artistique prudent ? Et de toute façon, ce serait quoi cet « inverse » qui justifierait et « mériterait » une existence paisible ?

Ce que je défends ici est une posture, une façon d'apprécier ce qui m'entoure. Je crois qu'un changement important s'est opéré depuis trente ans, et persiste, en ce qui concerne les démarches, les formes, la production du spectacle vivant et ses espaces d'existence. Une façon d'appréhender et d'investir les Arts Populaires, de les transcender.

Ce que l'on appelle les nouveaux territoires de l'art ne se limitent pas à des espaces géographiques mais nécessairement à une façon de faire « autrement » qui conteste par ses démarches et par ses formes les règles de « l'art culturel » habituellement proposé.

Ce qui a consisté à apporter la culture sur les territoires ne suffit plus ni à satisfaire une attente, ni à définir ce qui se fabrique et qui naît de la rencontre, de l'échange entre artistes et population. La démocratisation culturelle ne se réduit plus à mettre à disposition du peuple la seule culture « cultivée », ni à tenter de rapprocher une élite intelligente d'un peuple ignorant.

Les valeurs portées par notre culture « cultivée » à travers toute sa production ne correspondent plus au vivant de l'esprit des gens. C'est une langue morte sans rien de commun, non pas avec la langue parlée dans la rue (ce qui serait une grossièreté populiste) mais avec la langue qu'utiliserait celui qui est dans la rue, mis en situation d'être artiste.

Il est particulièrement jubilatoire, de fréquenter, d'investir des espaces incongrus de création... de mettre en œuvre ce qui n'aurait pas dû... être œuvre... de hisser des créations marginales au rang d'œuvre d'art... d'encourager, susciter, provoquer le laisser aller des imaginations... de s'enthousiasmer de l'inconfortable, de l'inconvenant de la production, et même de « l'idiotie » artistique qui pourrait advenir.

Les nouveaux territoires de l'art sont particulièrement propices à l'exploration et la recherche artistique. Ces dispositifs d'irruptions créatives sont, de façon tout à fait regrettable, essentiellement appréciés pour le terrain qu'ils occupent et le public qu'ils touchent (les faibles soutiens apportés, comme celui de « la politique de la ville », en témoignent). Le domaine de l'action artistique est loué pour ses capacités apaisantes sur les populations, rarement gratifié et reconnu pour ses productions (Il y a comme une évidence à considérer comme majeures les œuvres provenant du secteur noble... institutionnel et minimiser l'intérêt artistique des autres).

Le « Grand Art » s'est toujours efforcé de bannir de la sphère du Beau, le « sauvage », le « commun », le « modeste », qu'il a toujours souhaité associer à l'insignifiant, au dérisoire, au vulgaire, au laid, au grotesque.

Nous devons positionner notre « occupation » du territoire, nommer nos pratiques. Revendiquer notre Art du Territoire comme un mouvement artistique à part entière... peuplé « d'excellents » artistes.

Faute de définitions toutes faites et même heureusement nous devons nous rabattre vers des néologismes pour essayer de nommer les choses : Art cru, Art sauvage, Art petit, Art commun, Art approximatif (de proximité vis à vis des gens et de « bordure », de « périphérie » vis à vis de la « culture cultivée »), Art ordinaire, Art sur-ordinaire, Proto-art (Avant-Art)... Comme d'autres avaient nommé en d'autres temps : Art Brut, Art Naïf, Art Pauvre, Art Outsider, Art Modeste,...

Il s'agit d'« essayer autrement », de donner un nom, des noms aux productions issues des « nouveaux territoires de l'art ». Où il ne s'agit plus d'apporter le savoir, la science, d'imposer un modèle de pensée académique, mais de s'inspirer de la naïveté incongrue rencontrée dans la façon d'envisager et de produire l'Art.

Il y a dans ce qui se développe dans notre projet artistique une dimension particulière, où il ne s'agit plus d'apporter la fable sur la scène, de confronter le public à un héros qui lui ressemble, mais d'élargir la fable au public et de confronter l'acteur à un public qui lui ressemble.

(Quand je dis acteur, il s'agit de l'ensemble des protagonistes : comédien, metteur en scène, auteur, éclairagiste, etc...)



© Tous les coqs ont été des œufs – L'Art de Vivre (Marseille) – 2009

Il faut « accabler » l'Art par son insistance à le désacraliser. Le « brutaliser » dans ce qu'il a de plus soumis aux règles et à l'autorité. Il faut le rendre modeste. C'est l'usage immodéré de l'Art qui donne du sens à son existence.

Nous devons revendiquer un art sans importance, impur. Un art particulièrement ordinaire, un art du peu qui se moque du bon goût, qui loue le « goût douteux » (car il vaut mieux douter de ses goûts).

Nous nous devons de promouvoir un art libertin, affranchi, qui conteste les lois qu'elles soient morales ou techniques. Il s'agit d'exalter une liberté qui ne s'accommode d'aucune entrave de pensée, d'imagination, d'expression.

Nous nous devons d'être dans un déchainement de bricolage.

Claude Lévi Strauss, dans la pensée sauvage explique : « La logique de l'ingénieur est d'aller chercher ce qui lui manque, celle du bricoleur d'assembler ce qui est à portée de la main (il s'agit de se rendre réceptif, disponible) ». L'ingénieur et le bricoleur occupe des espaces différents mais sans hiérarchie des importances.

Je crois beaucoup dans les valeurs de la « sauvagerie », de la pensée sauvage, qui est en fait en germe chez chacun d'entre-nous.

L'intérêt et la valeur artistique sont souvent confondus avec la « facture » professionnelle, avec les signes du savoir-faire. J'ai le plus souvent une étrange sensation d'encroûtement en ce qui concerne « l'épaisseur » des œuvres reconnues. Il n'existe pas dans les arts du spectacle un équivalent du mot « croûte », utilisé pour la peinture, mais c'est pourtant de cela qu'il s'agit.

Ne recherchons pas la perfection, méfions-nous en.

Organisons notre conduite autour de l'anti-performance, la « contre-performance » comme il y a eu en d'autre temps la « contre-culture ».

Les techniques doivent rester improvisées, adaptées aux rencontres et aux circonstances.

Il est essentiel de placer la virtuosité à l'endroit de « l'acomptence ». De mettre les capacités performantes au service du « ne pas savoir » même (surtout) si cela doit prendre des allures clownesques ou burlesques, même si nous devons ressembler à des bouffons récalcitrants.

Être compétent dans l'incompétence nécessite de savoir perpétuellement ne pas savoir.

L'Art a beaucoup à voir avec l'aberration, avec un écart de la réalité.

A quoi cela sert-il ? A beaucoup de chose... A célébrer l'inutile,... à révéler ce qu'il a d'essentiel.

C'est bizarrement salutaire à un équilibre : A la fois celui de faire supporter sa situation et celui de se révolter contre ses conditions d'existence.

Yves Fravega

(Cie L'Art de Vivre), mars 2010

Membre d'ARTfactories/Autre(s)pARTs